

271.9002271

D246d

1925

1925



Bibliothèque Nationale du Québec

MARIE-CLAIRE DAVELUY

Dix Fondatrices Canadiennes

Profils Mystiques



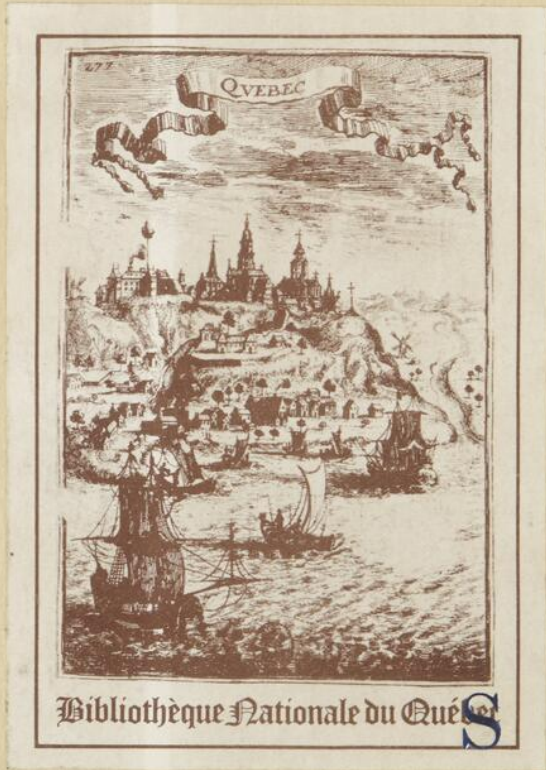
Montréal

Les Éditions du DEVOIR

MCMXXXV



Bit



ps
20

20

DIX FONDATRICES CANADIENNES.

26/5/20
9.20.

59540

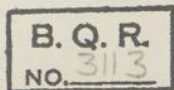
*Les gravures qui ornent ce volume sont emprun-
tées à la galerie des Portraits historiques de feu
M. L.-J.-A. Derome, et gracieusement fournies par
Mlle B. Leprohon.*



BX
4225
D38
1925

5

(Tous droits réservés, Ottawa 1925)



PREFACE

Voici une conférence qui aura eu toutes les bonnes fortunes.

Elle a instruit et charmé, une heure durant, une nombreuse assistance, un soir pluvieux de février dernier. Elle a conquis au CHEZ-NOUS de la rue Saint-Hubert la sympathie, puis l'admiration généreuse d'un auditoire qui n'avait besoin que de le mieux connaître pour l'aider. Elle a apporté un secours précieux aux jeunes filles de la campagne, qui trouvent dans ce foyer, avec plus de sécurité contre les dangers de la ville, quelque chose des affections et des joies de leur famille absente.

Ce succès d'une simple causerie aurait suffi au zèle d'une âme moyenne.

L'âme ardente, d'apôtre et de patriote, de Mlle Marie-Claire Daveluy ne s'en est pas contentée. Après avoir été entendue, elle veut être lue; elle désire pénétrer dans toutes nos bibliothèques et présenter aux lectrices et aux lecteurs canadiens NOS FONDATRICES RELIGIEUSES.

Il faut l'en féliciter: ce désir est excellent. L'œuvre exécutée l'est de même, et l'on devait s'y attendre avec Mlle Daveluy. Ceux qui suivent, depuis une douzaine d'années, notre mouvement littéraire savent que l'auteur de PERRINE ET CHARLOT s'est essayé dans plus d'un genre et a réussi à donner, à ses bluettes de pure imagination comme à ses sujets plus graves, des traits bien personnels et une physionomie

originale et plaisante. Peu d'écrivains ont glané avec plus de profit les menus faits de notre histoire et en ont tressé de plus élégantes couronnes au front de nos pères et de nos héroïnes.

Le culte dont elle a entouré Jeanne Mance est en passe de devenir traditionnel.

Et voici qu'aujourd'hui elle nous présente dix fondatrices de congrégations religieuses. Oh! leur biographie est bien abrégée, condensée. Mais on y trouve les vertus essentielles, la note caractéristique de ces communautés diverses, les mots d'ordre, les gestes ignorés, les labeurs et les sacrifices féconds sur lesquels ces humbles femmes ont fondé leurs instituts.

On y voit se multiplier ces foyers de charité, d'enseignement, de prière et de pénitence. C'est toute une végétation d'œuvres bienfaisantes, répandues dans nos provinces et débordant dans les pays voisins.

D'avoir lu ces quelques pages, nous restons édifiés, reconnaissants, plus fiers de notre foi qui engendre de tels dévouements et de notre race où fleurit pareil apostolat.

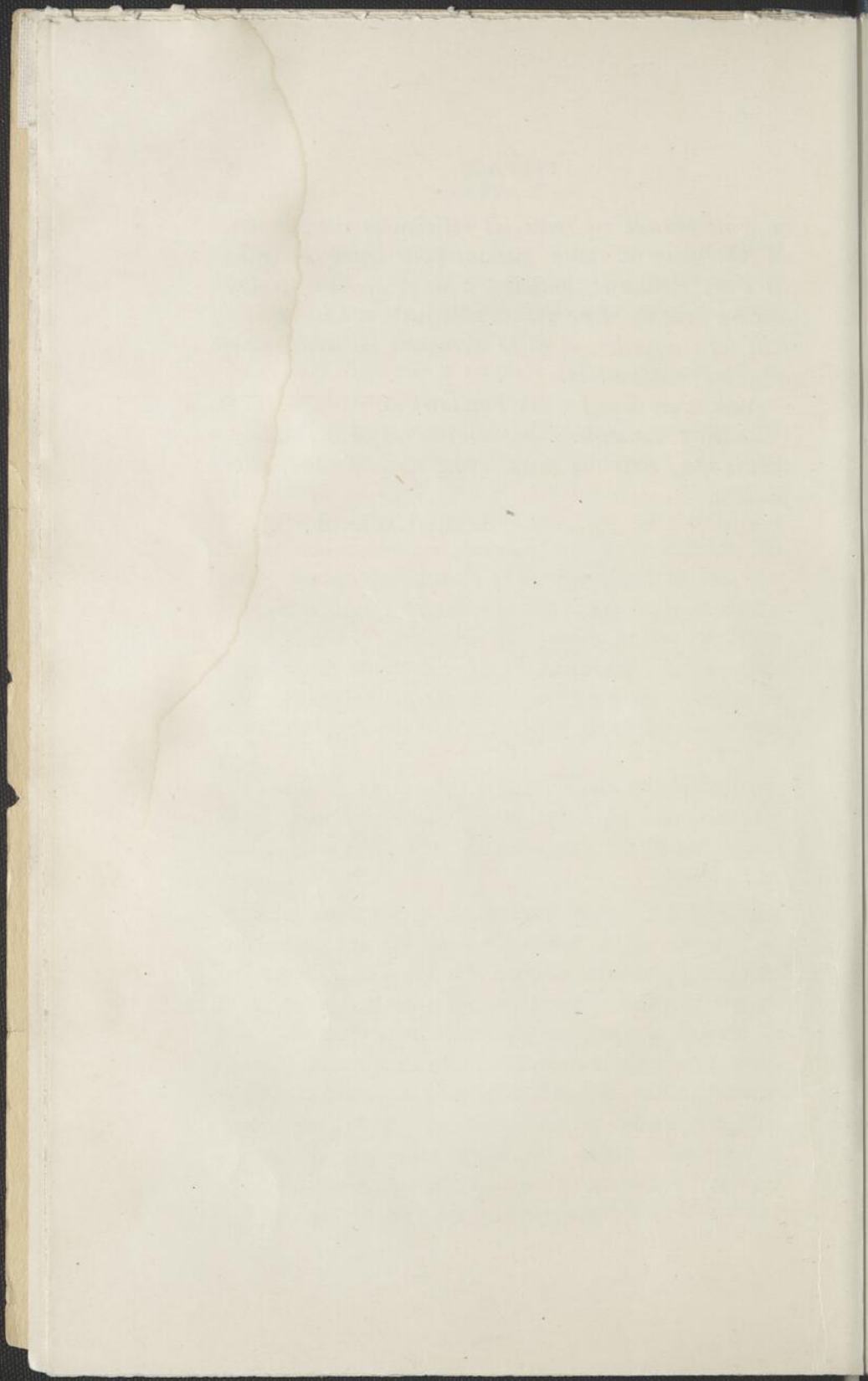
Nous invitons les lecteurs à n'être pas distraits au passage de ces dix fondatrices, à les suivre d'un œil attentif. Ce sont de rapides silhouettes enveloppées dans beaucoup de modestie. Elles ne posent pas. Elles passent discrètes, comme une théorie de contemplatives s'en allant en silence, sous leur voile, la tête inclinée sur leur livre d'heures, dans le demi-jour d'un cloître. Le monde ne les retient pas plus longtemps qu'il ne retient les sœurs enseignantes qui retournent, après la classe, souriantes malgré leur fatigue, de l'école au couvent; pas plus longtemps

qu'il ne retarde en route les religieuses mendiantees, en robe grise ou noire, quêtant pour leurs orphelins ou leurs vieillards, toujours à deux comme si elles avaient peur de se perdre, voyant juste et tout ce qu'il faut sans regarder, et ne se trompant jamais de chemin, les yeux baissés.

Ainsi s'en vont les dix Fondatrices.

Lecteurs écoutez bien ce qu'en raconte Mlle Daveluy, tandis que, sous vos yeux, l'une après l'autre, elles passent.

Louis LALANDE, S.J.



Dix Fondatrices Canadiennes

Nous sommes ce soir les hôtes d'une œuvre qui porte un nom plein de grâce: celui de *Chez-nous*. Mademoiselle Florine Phaneuf, présidente du comité des dames patronesses et organisatrice de la fête, n'a eu vraiment qu'à nous rappeler ce nom pour que son accueil devint victorieux de toute timidité, comme de toute lassitude ou tristesse.

Oui, nous nous trouvons ici chez nous. Chez nous!... N'est-ce pas qu'à redire ces deux petits vocables, chantants et doux, nous sommes tout de suite sollicités par les souvenirs; n'est-ce pas, qu'attentifs, nos cœurs se tournent vers les lointaines et tendres images?

A ma confusion, on me prévenait tout à l'heure, que mon tour viendrait bientôt d'élever la voix et de parler du passé selon mes secrètes préférences.

Mais si je me suis sentie confuse, vous le voyez, je n'ai pas songé à me récuser.

Ah! vous le devinez, c'est que j'en puis donner d'émouvantes raisons. De radieuses, de chères figures se pressent dans ma mémoire. Les ombres bienheureuses des fondatrices canadiennes soulèvent devant moi leurs voiles légers. Leurs traits, baignés d'ardente spiritualité, m'engagent aux confidences. Ne sont-elles pas salutaires en leur discrète mysticité? Ne rafraîchissent-elles pas les cœurs, brûlés durement parfois par la soif du divin? Trop souvent sur la terre, les saintes de Dieu dérobent aux profanes leur beau regard pro-

fond. Les jours de l'humilité sont maintenant passés. Moissonneuses exultantes pour l'éternité, leurs fronts éclatent de lumière sous les nobles bandeaux.

Pourquoi n'avouerais-je pas que de plus lointaines raisons ont aussi motivé le choix de mon sujet.

Vous souvient-il, un soir de décembre 1918, d'avoir entendu évoquer en de beaux accents, nos missionnaires du Canada ? Vous souvient-il qu'à l'aide des statistiques, monsieur Henri Bourassa a prouvé de quel rayonnement étaient capables les activités de nos religieux et de nos religieuses. Leur puissance d'expansion soit en dehors du Québec, soit à l'étranger nous a paru prodigieuse.

Mais vous souvient-il surtout, avec quelle émotion, parlant des communautés de femmes, monsieur Bourassa s'est écrié : « Ici, messieurs, chapeau bas, et vous, mesdames inclinez-vous devant celles qui... selon l'ordre de Dieu et de la nature ont fait éclater dans sa gloire la plus pure la véritable supériorité, la supériorité sans rivale de la femme catholique. Vous allez voir défiler le cortège des vierges du Canada... »

« Que ne puis-je, ajoutait-il, à travers l'impuissance de ma chétive parole, vous communiquer quelque chose des émotions, des étonnements, de l'admiration croissante qui ont envahi mon âme à mesure que je retraçais les jalons de la route formidable et féconde parcourue par ces sublimes folles de la Croix... Du moins, osè-je espérer que la sobre éloquence des faits et des chiffres inspirera à d'autres... le désir de poursuivre ces recherches... »

Certes, je n'ai pas, ni n'aurai jamais la prétention de répondre à ce désir de l'auteur du *Canada apostolique*. Il y faut de la compétence, beaucoup de loisirs, et je ne puis guère compter sur ces conditions indispensables pour diriger une aussi belle et longue étude.

Toute autre est mon intention. Et vraiment elle est plus conforme aux moyens dont je dispose. Voyez.

Au sortir de la conférence de monsieur Bourassa, et durant toute la journée du lendemain, je songeais... hantée, tantôt par les mots aux fières sonorités du conférencier, tantôt par certains de ses mouvements oratoires, pleins de fougue ou de virile tendresse.

Cette hantise prit fin par ce concluant dialogue intérieur dont je vous fais part.

«La! me disais-je, ces *sublimes folles de la Croix* pour accomplir de tels prodiges, à quelle source abondante avaient-elles donc puisé?

— Oui, c'est assez bien poser la question. Tout cela suppose une vie intérieure intense, une solide formation religieuse. Quelle a été cette source?

— Ne serait-ce pas, repris-je bientôt, l'appel incessant aux traditions dans chacun de ces ordres, c'est-à-dire à l'esprit même des fondatrices, transmis fidèlement d'une génération à une autre?

— Eh! cela se pourrait. Cela même est certain.

— Alors ces fondatrices, interrogeons-les, écoutons-les d'une oreille attentive. Voyons quelle était l'armature de leurs âmes? Leurs vertus essentielles?

— Mais ce sont là des forces intimes, secrètes,

très hautes. La tâche est dure, quoique belle. N'est-elle pas téméraire ?

— Tentons-la tout de même!))

Vous le savez, lorsque la curiosité est mise profondément en éveil — que ce soit chez moi, ou chez vous, — il faut compter avec elle, satisfaire à quelques-unes de ses exigences.

Je me penchai donc, lorsque l'occasion s'en offrit, sur la vie de ces femmes très nobles, des saintes souvent, que furent les fondatrices de nos communautés canadiennes.

Nous en avons trop peu de ces biographies. J'ai là-dessus mes statistiques. Elles sont de modeste envergure, mais assez au point. Elles ont déterminé les cadres — nécessairement bornés, — de mon travail. Elles m'ont convaincu de ceci : Sur les quatre-vingt-douze communautés de femmes existant au Canada, vingt-sept sont d'origine canadienne. Sur ces vingt-sept instituts, dont l'un des derniers en date est celui de Notre-Dame-du-Bon-Conseil, à Montréal, huit tout au plus, parmi ceux qui possèdent le recul des ans, ont offert au public une biographie de leur fondatrice, non une simple notice. Des biographies nouvelles paraîtront bientôt. Elles le doivent. Ce geste d'amour apporte des clartés aux âmes. Elles donnent du relief à de hautes consciences. Elles illuminent des voies royales de la perfection. Toujours, vous le savez, il se trouvera des âmes qui cherchent avec angoisse, ou dans ce silence des cœurs que blessent les ambiances frivoles ou troubles, où engager sûrement leurs pas.

Des quelques fondatrices canadiennes dont je

vous parlerai ce soir, je le ferai avec brièveté, me souvenant que le temps, comme la patience d'un bienveillant auditoire, ont des limites qu'il ne faut pas enfreindre. D'ailleurs, ce que je désire, vous le pressentez bien, c'est la douceur de souligner avec vous d'exquises nuances d'âmes; tel, un reflet délicat de la grâce dans une chair aimante qui se brise; tel, l'éclat fugitif de la vertu s'ingéniant — avec trop de succès! — à se cacher aux yeux de tous; telles encore, cette finesse et cette suavité du cœur des saints s'exprimant par des gestes d'un pittoresque aimable, fort spirituel parfois.

Puissent ces sourires, ces intimités gracieuses, dont les saints, — Dieu en soit loué! — n'ont pu toujours se défendre, vous entraîner dans le sillage parfumé de leurs vies. Les biographes de nos fondatrices, les premiers à recueillir comme à s'émouvoir de ces menus faits, vous sauront gré de votre attention charmée.

* * *

Voyez!... La vénérable Marguerite Bourgeoy, la première, glisse lentement devant nous. Cette religieuse au doux visage, cette héroïne à la pensée lucide, comme la patrie canadienne l'enveloppe de son amoureuse gratitude! Comme elle en bénit les gestes! Aux heures de douleur et de sang qui ont marqué la fondation de Montréal, que de fois, par l'opportunité de ses avis, elle en a affermi l'existence.

Mais à notre vénération émue, nous trouvons ce soir un autre titre, incomparable celui-ci! Mar-

guerite Bourgeoys demeure dans l'Église canadienne, la fondatrice de la première communauté, — celle de la Congrégation Notre-Dame, — qui soit née sur notre sol; qui ait su y grandir, prospérer et durer; qui se soit adaptée à merveille aux besoins pressants de l'heure. Toujours au Canada, patrie d'adoption de l'héroïque Champenoise, nous saluerons avec tendresse en Marguerite Bourgeoys, notre première rose mystique. Suave, délicate de tons et de parfum, nous la verrons s'épanouir au rang suprême. Elle y a des droits incontestés, à nul autre pareil. Près des grandes âmes de nos fondatrices canadiennes, l'âme de Marguerite Bourgeoys rayonnera sans fin.

La noble fille de France devait connaître chez nous tous les labeurs et tous les héroïsmes. Même cet héroïsme — et ce n'est pas le moindre, paraît-il, — de la vie religieuse très haute, elle l'épousait avec toutes les forces vives de son être.

Mais la fondatrice de la Congrégation, ce "trésor de vertus" ainsi que la définissait M. de Maisonneuve, — qui était lui-même un autre trésor de vertus, — ne la voyons ce soir que dans un seul et aimable tableau. Son biographe par excellence, l'abbé Faillon, nous en fournira les éléments et le cadre.

Marguerite Bourgeoys est au soir de la vie. Tardivement, il est venu l'envelopper de son ombre. Elle a soixante et dix-huit ans. Mais voilà qu'à la lumière de l'au delà qui approche, elle s'inquiète de la Congrégation pour laquelle elle a donné beaucoup du sang de son grand cœur. Elle se dit: «Notre communauté doit être une image du Collège



VÉN. MARGUERITE BOURGEOYS (1620-1700)
Fonpatrice de la Congrégation Notre-Dame (1657)

des Apôtres. Mais je comparerai le Collège apostolique à une étoile qui est au firmament, et la Congrégation à *un brin de neige qui tombe en forme d'étoile*, et qui peut se fondre à la moindre chaleur.»

La poétique façon, n'est-ce pas, d'exprimer son inquiétude! J'ajoute: la poétique façon canadienne!... Ces brins de neige qui tombent en forme d'étoile, combien en voyons-nous, durant nos blancs hivers, venir se fixer mollement sur nous, autour de nous! Le mot de Marguerite Bourgeoys les pare d'une grâce nouvelle. Nos paysages de neige retenaient donc souvent les yeux charmés de la mystique! Comme ils s'ouvraient sur d'exacts et ravissants détails!

Cette crainte de voir fondre le «brin de neige, à la moindre chaleur» tourmente la fondatrice. Elle ne cesse, cette crainte, que le jour, où elle se détermine, comme elle le dit elle-même, «à être le Jonas de la Congrégation». Elle la mettra sur ses gardes, elle éclairera ses voies, «au risque d'être jetée dans la mer».

La voilà donc, fléchissant sous le fardeau des ans et des œuvres, une plume entre sa main qui tremble. Elle raconte sa vie, la vocation à laquelle Dieu a bien voulu l'appeler; elle distribue des avis, peu de reproches, quelques éloges; elle parle avec aisance, finesse, clarté.

Quels riches adieux elle adresse à ses filles! Mais est-ce bien à ses filles seulement? L'humaine vérité contenue dans certaines de ses pages a la portée générale, coutumière à la pensée classique. Écoutez seulement ce passage. C'est la peinture, s'appliquant à tous les temps, à tous les milieux,

de la dévotion mal entendue: «L'âme qui n'est à Dieu qu'avec réserve n'aspire pas plus haut qu'à éviter le péché. Les scrupules ne la piquent point; elle obéit à la cloche et à la supérieure, mais elle est bien aise lorsqu'elle n'entend ni l'une ni l'autre. Si elle n'obéit pas, elle croit qu'elle n'y est pas obligée, et qu'en toutes choses il faut examiner si le commandement est bien à propos. Elle trouve des nécessités pour avoir tout ce qu'elle veut. Par exemple, qu'on se porte mieux quand on est bien nourri; qu'on prie Dieu plus attentivement quand on est à son aise; que de souffrir le mépris fait souvent beaucoup de tort et donne trop de liberté pour faire bien des péchés. Elle aime à être regardée et considérée quand elle a réussi en quelque chose, et y prend bonne part. Elle va avec toutes sortes de compagnies dans l'espérance qu'elle aura assez de prudence, pour ne pas offenser Dieu. Elle se met de toutes les dévotions, elle a toutes sortes de livres, elle veut des chapelets, des médailles, des croix et d'autres objets de piété, mais... elle ne veut pas être critiquée. Si elle parle du prochain, c'est d'un ton de compassion... Elle veut que tout le monde soit saint et fasse son devoir, sans se mettre en peine d'être du nombre. Elle prétend redresser tout le monde et n'être redressée par personne... Enfin elle remplit son esprit de tant de choses qu'elle ne se donne pas le temps de penser sérieusement à la grande affaire du salut, à la vraie et solide vertu.»

Cette psychologie déliée d'une religieuse, écrivain, tout au fond d'un modeste couvent canadien, sur ce que son esprit averti a creusé et généralisé,

révèle bien en Marguerite Bourgeoys, une moraliste du grand siècle, une contemporaine de La Bruyère.

La mort de Marguerite Bourgeoys témoigne une dernière fois du vif intérêt qu'elle porte à sa Congrégation bien-aimée. Voici ce que narre Faillon: «Sœur Bourgeoys, ayant appris que la sœur Saint-Ange était à l'extrémité, poussa un grand soupir qu'elle accompagna d'une courte mais fervente prière. «Ah! mon Dieu, s'écria-t-elle, que ne me prenez-vous moi qui suis inutile à tout dans cette maison, plutôt que cette pauvre sœur qui peut rendre encore de grands services.»

Elle fut exaucée.

Et voilà comment ici-bas, le cœur des saintes fondatrices achève de battre et de se donner.

* * *

Marguerite Bourgeoys meurt le 12 avril 1700. A Varennes, le 15 octobre 1701, naît Marie-Marguerite Dufrost de Lajemmerais, que nous connaissons, que nous aimons sous le nom de Mère d'Youville.

De quelle ascendance riche, empressée aux périlleux labeurs, peut se réclamer cette fondatrice, la première, *rigoureusement parlant*, du pays canadien. Elle est l'arrière-petite-fille de Pierre Boucher, gouverneur des Trois-Rivières et fondateur de Boucherville, une figure dominante de notre histoire, un homme d'une prodigieuse activité, dont le clair jugement n'eut d'égal que la foi robuste. Mère d'Youville est aussi la nièce du découvreur



MERE D'YOUVILLE (1701-1771)
Fondatrice des Sœurs de charité de Ville-Marie
(dites Sœurs Grises) 1737.

La Vérandrye, la sœur de l'explorateur, cet aimable Christophe de Lajemmerais, dont l'héroïque jeunesse trouva un tombeau dans les solitudes de l'Ouest canadien.

L'effort d'une belle race hardie se devinera sans peine chez cette religieuse, créatrice d'œuvres nombreuses. Sans cesse elle fait face aux obstacles et les brise doucement. Elle domine ou attire par son agréable et noble prestance les personnages de son temps. C'est une victorieuse. Les périls, les échecs, les intimes dépressions, l'opposition des puissants, loin d'abatre son courage, en fortifient l'acier résistant.

Elle obligera ses biographes, que ce soit l'abbé Faillon ou Lady Jetté, à observer de très près son étonnante personnalité. Nous avons de l'abbé Faillon ce portrait de Mère d'Youville: «Les traits réguliers de son visage, son teint brun clair, relevé de couleurs vives, sa taille élevée, son regard vif, un certain air de gravité, de modestie et de noblesse, la faisaient considérer comme l'une des dames les plus remarquables de son temps.» Voilà pour le physique. Au moral: «Elle avait un jugement pratique, sûr et solide, qui la portait à déférer aux conseils d'autrui lorsqu'ils étaient fondés, et à réfléchir plutôt qu'à parler beaucoup. Son cœur tendre l'inclinait à la douceur qui était son caractère propre. Mais cette douceur était exempte de faiblesse. Elle avait le talent si rare de se faire craindre et aimer tout ensemble.»

Vous étonnerez-vous maintenant que le prêtre qui la dirigeait au début pénible de sa vie, alors que, veuve avec deux enfants et ayant la respon-

sabilité de dettes nombreuses, elle gémissait auprès de lui; vous étonnerez-vous qu'il ait eu ce mot prophétique: «Consolez-vous, ma fille, Dieu vous destine à une grande œuvre, et vous relèverez une maison sur son déclin.»

Cette œuvre, nous le savons, ce fut la fondation de l'Institut des Sœurs de la Charité, — nos chères Sœurs Grises, — et cette maison, l'Hôpital Général, abandonné par les frères Charron, à la suite de circonstances malheureuses.

Comme Marguerite Bourgeoys, Mère d'Youville sera le témoin de sanglantes journées canadiennes. L'époque de la conquête la verra, infirmière experte, entourer de la même compassion, ennemis et amis. A tous, elle apporte son front rayonnant, son sourire, le geste tendre de ses mains qui guérissent. Elle est au milieu du chaos d'horreur, une messagère de paix. Avec moi, vous songez sans doute à ce petit incident qui semble un coin de ciel bleu dans la tourmente, mais qui eût pu alors finir si tragiquement. «Un jeune Anglais entre soudain, raconte Faillon, dans la salle de la communauté, où se tient Mère d'Youville, occupée à la confection d'une tente pour les campements. On reconnaît vite un fugitif dans ce soldat à l'air hagard et malheureux. Promptement, Mère d'Youville soulève la vaste tente à laquelle elle travaille. D'un geste, elle signifie au soldat de se glisser dessous. Il était temps. Un sauvage, écumant de colère, casse-tête en main, bondit dans la pièce et réclame sa victime. Froide, silencieuse, avec un imperceptible haussement d'épaules, Mère d'Youville désigne de la main une porte, ouverte en ce moment

dans la salle. Le sauvage s'y précipite. Il est bientôt hors du couvent, toujours courant, hurlant et jurant.»

Ce soldat anglais devait se souvenir plus tard de la secourable fondatrice, et s'efforcer de payer quelque chose de sa lourde dette. Au lendemain de la conquête, il accourt auprès de ses chefs. Il obtient qu'on épargne la maison qui l'avait recueilli en une heure de détresse.

Mère d'Youville, cette sœur et cette nièce des admirables explorateurs de l'Ouest, a su certainement communiquer à ses filles beaucoup de son endurance, de ses audaces, des initiatives multiples qui étaient chez elle, comme chez tous ses parents, autant de qualités héréditaires, un bien de famille. Monseigneur Pascal, évêque de Prince-Albert, et l'auteur du *Canada apostolique*, monsieur Henri Bourassa, paraissent confirmer cette assertion par les éloges qu'ils adressent aux filles missionnaires de Mère d'Youville: «Le bon Dieu, dit Monseigneur Pascal, semble nous dire que les Sœurs Grises, les apôtres des missions les plus dures de l'Ouest canadien, sont seules capables de remplir ces postes méritoires.» Et monsieur Henri Boueassa: «Les missionnaires par excellence de l'Amérique du Nord, ce sont les Sœurs Grises.»

L'âme profonde d'une fondatrice, ses qualités essentielles qu'elle a surnaturalisées, revivent et s'expriment sans cesse dans l'âme de ses filles. L'hérédité spirituelle a aussi ses droits.

Et ce bien de famille, cette faculté de fonder, d'explorer, d'évangéliser, commune à tous les Lajemerais, devait un jour avoir son couronnement —

pourquoi ne le rappellerais-je pas ici ? — dans un ardent et actif prélat de vingt-sept ans, apôtre plein de mansuétude, aux fières et rares aptitudes d'homme d'État et devant lequel tout l'Ouest canadien s'incline avec amour, Monseigneur Alexandre-Antonin Taché, l'arrière-petit-neveu de la Vénérable Mère d'Youville.

* * *

Il faudra maintenant le long espace de soixante-dix ans, traversé par de sombres lutttes soutenues pour la revendication de nos droits, avant qu'une nouvelle efflorescence religieuse devienne possible et se manifeste chez nous.

Mais peu après 1840, quel riche renouveau de nos forces spirituelles ! Autour d'un évêque aux vues précises, chez qui l'ascétisme, les surnaturelles intuitions, la sûreté de la direction spirituelle, les qualités d'organisation font songer à ces moines-fondateurs des lointains âges de foi, auprès de Monseigneur Bourget, le deuxième évêque de Montréal, « grand par ses vertus et grand par ses œuvres » comme on l'a dit, viendront se grouper de nombreux instituts. Il en sera l'âme, la voix, le soutien, et souvent, très souvent le maître des novices. Vigilant et sagace, d'une étonnante acuité de vue, il dirigera d'une main sûre, les frêles nacelles. Et soit que souffle la tempête, soit que, la tourmente apaisée, il faille se mouvoir avec lenteur et adresse, il apportera avec lui force et sécurité.

Mais voyons quelques-unes des communautés de femmes qui sont nées et ont grandi sous l'œil de Monseigneur Bourget. Observons dans quelles âmes de fondatrices l'esprit de chaque institut s'est épanoui avec grâce et plénitude.

Mère Gamelin, la fondatrice des Sœurs de Charité de la Providence, répond la première à notre appel. Son grand cœur, pitoyable et insatisfait, met dans son regard je ne sais quelle mélancolique gravité. «Ne pourra-t-on jamais, semble dire ce regard, anéantir la douleur, ne plus entendre la plainte des abandonnés, des disgraciés et des souffrants? Ne pourra-t-on, surtout, combler l'isolement des doux vieillards, au cœur et à la maison en détresse; ne plus voir dans leurs yeux, qu'un reflet d'éternité traverse, de ces pauvres larmes, si lentes à couler, plus lentes encore à sécher?»

Ah! du moins, Mère Gamelin se sera employée toute sa vie à porter avec les malheureux les lourdes croix quotidiennes.

Elle aura été, d'abord, au milieu du monde, une femme d'œuvres. Son veuvage précoce, la mort prématurée de ses enfants, une certaine indépendance de fortune, de nombreuses relations lui en faciliteraient l'exercice. Avec quelle émotion elle avait vu, en 1837 et en 1838, l'incarcération de ses compatriotes. Elle s'était vite servie de son prestige social pour forcer la porte des prisons. Sa présence presque journalière et ses attentions furent parmi les quelques sourires que connurent les détenus. Tous la désignaient sous ce lumineux vocable: «l'ange des prisonniers politiques». Les historiens retiennent le souvenir de madame Ga-



MERE GAMELIN (1800-1851)
Fondatrice des Sœurs de Charité de la Providence (1844).

melin: «Il est deux noms surtout, dit le sénateur David, qui méritent une mention spéciale et que les prisonniers de 1837 et de 1838 n'ont jamais oubliés: celui de madame Gamelin, qui devint plus tard la fondatrice de la Providence, et celui de madame Gauvin, mère du docteur Gauvin qui prit part aux événements de 1837.»

Lorsque, enfin, sonnera l'heure assignée par Dieu pour la fondation de la Providence; Madame Gamelin s'empressera, prête à toutes les urgences de la compassion. Elle comptera quarante-quatre ans.

Je dis «lorsque, *enfin*, sonnera l'heure de la fondation», car Monseigneur Bourget, toujours prudent, malgré son zèle de feu, avait d'abord appelé pour accomplir une mission de charité, à Montréal, une communauté française, celle des Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul.

Les événements contrarièrent ce projet. Les religieuses se virent elles-mêmes, au regret d'apporter un refus définitif à Monseigneur Bourget.

Rappelons au passage qu'il devait en être ainsi pour la communauté des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. Les pères Oblats échouèrent dans leur tentative d'amener de Marseille des religieuses du même nom.

Dans les vœux de Dieu, nos formes canadiennes de la charité, ou corporelle, ou spirituelle, ou intellectuelle, harmonieusement d'accord avec notre milieu, nos conditions de vie et notre tempérament national, méritaient, elles aussi, de recevoir les divines sanctions. Le Canada français s'inclinerait devant ses saintes, ses mystiques et ses fondatrices du terroir.

Monseigneur Prince, l'évêque auxiliaire de Montréal en 1844, se vit chargé d'initier aux vertus de religion, Mère Gamelin et ses compagnes. Quelle sûre quoique rude formation! Elle affina, cisela l'âme incomparablement tendre de la fondatrice. N'est-ce pas d'ailleurs le miracle sans cesse renouvelé du cœur des saints, qu'ils semblent, à certains égards, détachés de tout amour terrestre, mais qu'ils poussent cependant, sous le pressoir, les plaintes les plus profondément humaines?

Non, je ne pourrai désormais songer à Mère Gamelin sans la revoir, écrivant durant une retraite, quatre années seulement avant sa mort, ces mots où l'on sent son cœur trembler si près du nôtre: « Méditation profonde!... Que voulez-vous, Seigneur, de moi?... Encore quelque sacrifice?... Il m'est venu à la pensée que j'étais encore attachée à quelque chose. J'ai fait connaître à Monseigneur Prince qu'il m'en coûterait beaucoup de me séparer d'une chose que j'aimais à baiser et à considérer: les cheveux de mes chers petits enfants, que je vénère comme des reliques. Il a exigé de moi, après vingt-cinq ans, de m'en séparer et de les mettre dans le caveau où je serai enterrée. Ils seront mis dans mon cercueil après ma mort... Oh! que ce sacrifice m'a coûté de larmes en présence de mon Dieu!... »

« Il m'a fallu obéir... »

« Ne sachant que faire pour avoir le courage de descendre dans ce caveau, j'ai prié Sœur Sené de venir avec moi... J'ai considéré la place où je serai

enterrée; j'ai commandé à mes petits bien-aimés d'avoir pitié de leur pauvre mère, eux qui, du haut du ciel, voient ses misères. »

Qui donc en présence d'une telle oblation, n'enveloppe d'admiration, ne vénère, le cœur lourd de tendresse, de Mère Gamelin.

Qui ne se souvient aussi que les dernières pulsations de son cœur ramenèrent sur ses lèvres les trois syllabes chrétiennes suprêmes: « Charité ». Relisez les pages douloureuses que consacre aux derniers moments de Mère Gamelin, Mère Marie-Antoinette, religieuse de la Providence, biographe attentif, exact, si filialement attaché à la fondatrice de son Institut. Les quelques lignes que je cite sont d'une piété bien éloquente: « Les forces de Mère Gamelin déclinaient sensiblement, narre Mère Marie-Antoinette, et Monseigneur Bourget commença à réciter les prières des agonisants. Elle répondit en baisant pieusement son crucifix. La prière terminée, elle murmura quelques paroles à l'oreille de l'évêque; c'était une suprême recommandation à ses filles, que le pieux prélat communiqua aussitôt, d'une voix coupée par les larmes: « Je vous transmets, dit-il, le testament de votre mère; qu'il soit toujours la base de votre perfection: humilité, simplicité, charité. »

— Surtout, balbutia la mourante, cha...ri... »

Elle n'acheva pas. Pressant, dans un dernier mouvement, son crucifix sur sa poitrine, elle expira, murmurant le mot qui résumait toute sa vie, comme il résume toute la religion du Christ. »

* * *

La frêle et exquise physionomie de religieuse que celle de Mère Marie-Rose, fondatrice des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie! La mission d'éducation qu'elle accomplit à Longueuil suit de près l'œuvre de charité entreprise par Mère Gamelin, à Montréal. Quelques mois seulement séparent ces deux fondations.

Se pourrait-il vraiment une âme plus douce que celle de Mère Marie-Rose! La mansuétude enveloppe ses petites comme ses héroïques actions! La discrétion et la mesure recouvrent ses paroles, ses gestes, les sentiments de son cœur. « Bienheureux les doux », a dit le Maître. Oui, mais heureux aussi, ceux à qui il est donné de vivre près d'eux, de respirer l'arôme délicat de leurs âmes, d'entendre leur voix sans aspérité, sans aigreur, ignorante de toute dureté.

Il semble que la vie de Mère Marie-Rose, qui fut brève mais pleine, ait été ainsi que le vol de la colombe, plein de grâce, de blancheur et de paix, un sourire, un rayonnement dans un azur très bleu. Son biographe d'ailleurs, retrouve souvent, sous sa plume, le mot de colombe. « Douce, résignée, dit-il quelque part, c'est la colombe des Cantiques sacrés. »

Et cependant le ciel où se meut la colombe connut les lourds comme les légers nuages. Ils assombrirent parfois les ailes veloutées.

Ainsi, le noviciat de la nouvelle fondation de Longueuil, sous la direction du père Allard, oblat, « fut d'une dureté comme on n'en verra plus de

semblable dans la communauté » avoue le biographe, le père Préteau, oblat, lui aussi. Il continue plaisamment: « Maître Conrad de Marbourg souffletait lui-même la chère sainte Élisabeth de Hongrie. Maître Conrad de Longueuil se bornait à des paroles. Petit, sec, nerveux, il avait tout ce qu'il fallait dans la voix pour les darder et les enfoncer comme des flèches dans les recoins de l'amour-propre. »

Bah! la douceur de Mère Marie-Rose ne ressortit que plus belle sous les mesures vexatoires... A qui donc un peu d'humilité n'a-t-il pas communiqué quelque chose d'apaisé dans l'esprit et les gestes? La colombe plana dans un ciel encore plus clair, et où montaient les délicats parfums des fins d'orage.

Lorsque, plus tard, à son tour, Mère Marie-Rose eut à retenir près d'elle une petite novice toute pâle, toute tremblante, écrasée sous la rigueur de sa vie nouvelle, comme elle sut trouver des mots tendres quoique fermes, comme elle eut pour remonter sa vaillance des moyens pleins de grâce et d'originalité et dont seuls les saints possèdent le secret d'immuniser.

« Elle interprétait en bien toute chose, raconte la sévère Sœur Agnès, pour elle, il y avait toujours un bon côté, c'est ce qui lui faisait apprécier les qualités de chacune, et aimer à nous en entendre parler... Toutes étaient persuadées de posséder son estime. Une sœur qu'elle avait reprise un jour lui disait: « Ce que vous me dites est vrai, mais je vois que vous m'aimez bien tout de même!



MERE MARIE-ROSE (1811-1849)
Fondatrice de la Congrégation des Saints Noms de Jésus et de Marie
(1844).

— Mon affection, répliquait-elle en souriant, ne vous rendra pas meilleure: corrigez-vous afin que Dieu vous aime. »

Douce envers les religieuses, douce envers ses contradicteurs, angélique et s'effarouchant même devant ceux qui la firent souffrir — elle se cherchait des torts, je suis sûre, — croyez-vous que la mort qui vint roder très tôt autour d'elle lui enleva sa sérénité? Elle accueillit au contraire la sombre visiteuse sans un frémissement sur son front, sans une plainte sur ses lèvres, ou dans son cœur que la séparation brisait pourtant. Elle disait à Mère Véronique du Crucifix qui s'attardait, douloureuse, près d'elle: « C'est pourtant vous,... par vos prières...qui m'empêchez de partir ».

La colombe ne voulait prendre son dernier essor que lorsque les larmes, versées autour d'elle, ne seraient plus aussi lourdes à retenir. Et après sa mort, les nombreux témoignages de Monseigneur Bourget qui jetait, nous le savons, de si lucides regards sur les âmes, ont toute la beauté d'une auréole autour du front de la jeune fondatrice.

Au lendemain des funérailles, l'évêque disait à la communauté rassemblée autour de lui: « Je vous avoue dans toute la sincérité de mon cœur, que j'ai été tout à fait ému en voyant tant de vertus dans une seule âme... J'ai prié la chère morte de m'obtenir pour gouverner mon diocèse la même ardeur qu'elle avait pour vous diriger... »

Deux ans après, se trouvant à la Salle du Chapitre, pour l'examen canonique des novices admises à la profession, Monseigneur Bourget disait à l'une d'elles qui pleurait au souvenir de la fonda-

trice: « Ma bonne Sœur, vous ne retrouverez jamais ce que vous avez perdu... »

Et enfin, trente ans plus tard, alors que, observe son biographe, la réflexion et l'expérience avaient eu le temps d'effacer l'impression première, l'évêque écrivait à la Communauté ces lignes qui résument tout: « J'invoque souvent Mère Marie-Rose en mon particulier comme une sainte, et j'espère que le Seigneur la glorifiera devant les hommes en lui faisant décerner par l'Église les honneurs de l'autel. »

Me pardonneriez-vous l'émotion que je ressens à vous entretenir de Mère Marie-Rose, si je vous fais l'aveu du sentiment de gratitude qui m'opprime. Que de fois, dans le cher Institut fondé par Mère Marie-Rose, où j'ai eu le bonheur de grandir et d'orienter mon esprit, que de fois, petite fille, adolescente, jeune fille, je me suis attardée près du beau tableau où revit la fondatrice. Sur l'ordre de Monseigneur Bourget, — car il avait fallu un ordre, — Mère Marie-Rose avait consenti à laisser peindre ses traits quelques jours avant sa mort. Et jamais, non jamais, je me souviens d'avoir contemplé le cher visage de bonté sans qu'une paix très douce ait été insufflée en moi. O suave Mère fondatrice, vous n'aviez pas jadis prononcé en vain ces gracieuses paroles: « Je me nomme... Marie-Rose! Puissè-je devenir une rose d'agréable odeur pour Jésus-Christ. » Vous étiez, en effet, pour nous qui venions tard, bien tard auprès de vous, une fleur incomparable de tendresse et de spirituelle beauté.

* * *

Si la douceur fut l'essentielle vertu de Mère Marie-Rose, que dire de l'humilité dont furent baignées l'âme et la vie de Mère de la Nativité, fondatrice des Sœurs de la Miséricorde, à Montréal. On demeure saisie en face de cette religieuse qui posséda à un très haut degré d'intelligence spirituelle, le sentiment de son néant. Avait-elle donc fait, cette veuve âgée de cinquante ans, à l'époque de la fondation, le sublime sacrifice de toute consolation extérieure ? Avait-elle été poussée à cet héroïsme par une parole dite du haut de la chaire, au sujet de sa chère communauté incomprise : « Ailleurs le bien qui s'accomplit se voit ; ici, il se cache et doit rester caché ». Ah ! si la fondatrice exprima un jour devant Dieu le désir de demeurer sans cesse cachée sous le boisseau... qu'elle fut exaucée vraiment !

Peu d'existences connurent comme la sienne l'ombre, l'éloignement, la contradiction, l'opprobre. Et cela sans qu'elle y fut jamais pour rien. Les événements décidaient sans cesse de son obscurité ou de ses douleurs. Les événements... dirigés par Dieu, car l'étonnante sérénité de Mère de la Nativité prouve que le sens véritable de son abaissement lui fut sans doute révélé.

Sait-on même qu'un moment, les chères filles de la fondatrice peinèrent son grand cœur. On parut l'oublier. Son titre de fondatrice ne fut plus reconnu. Son humilité parut alors avec un éclat bien touchant. Monseigneur Bourget s'en émut lui-même.



MÈRE DE LA NATIVITÉ (1794-1864)
Fondatrice des Sœurs de la Miséricorde (1845)

Pauvre mère de la Nativité on la vit exercer sans cesse la charité d'autrui! Elle fut longuement, durement broyée par la douleur physique. Durant sa dernière maladie, elle disait: « J'ai demandé à Dieu de m'accorder ici-bas la souffrance, afin de m'épargner le purgatoire. Il m'exauce, je crois. Qu'il en soit loué! »

Monseigneur Bourget qui pénétrait la valeur de cette âme, fut souvent à son chevet. Permettez-moi de vous rapporter les mots exquis de saints, échangés à deux reprises entre l'évêque-ascète et la fondatrice mourante, rompue à l'obéissance héroïque: Ayant reçu les derniers sacrements, Mère de la Nativité dit soudain: « Monseigneur, voyez, je n'attends... que votre permission... pour partir. Je suis inutile... ici... laissez-moi quitter la terre? »

— Ma fille, répondit l'évêque, attendez encore. L'heure de Dieu n'est pas venue. »

Contre toutes prévisions, un mieux sensible se produisit, en effet. Il fut de courte durée. Mandé de nouveau près d'elle, l'évêque lui dit cette fois: « Ma chère fille, vous pouvez partir maintenant, et aller au ciel recevoir la couronne que Dieu vous a préparée. »

L'ayant bénie, Monseigneur reprit: « Là-haut, mon enfant, veillez sur moi. Attirez-moi bientôt au ciel, n'est-ce pas? »

Y eut-il alors sur les lèvres de la malade, ainsi qu'un fugitif sourire. On le croirait.

« Je n'en ferai rien... Monseigneur, répartit-elle. Vous êtes... nécessaire... au bien du diocèse... Quand Dieu... vous appellera... ce sera assez tôt!

Les âmes les plus spirituelles ont quelquefois une spirituelle façon d'exprimer leurs sentiments.

Un petit fait psychique, moins rare qu'on ne croit, à la mort des saints, est relaté dans la biographie de Mère de la Nativité. « La nuit où mourut la fondatrice, y lit-on, les pénitentes qui se trouvaient à l'infirmierie furent soudainement réveillées. Elles virent une sœur, déjà âgée, qu'elles ne connaissaient pas (Mère de la Nativité était confinée à sa chambre depuis cinq ans) faire le tour des lits, une lampe à la main. A l'une d'elles qui était dangereusement malade elle annonça sa guérison prochaine. Elle disparut par une porte différente de celle par où elle était entrée. A la description que firent le lendemain les pénitentes les sœurs ne doutèrent pas, que par une permission de Dieu, Mère de la Nativité fût venue consoler les pénitentes et témoigner une dernière fois de sa sollicitude pour l'œuvre qu'elle avait tant aimée durant sa vie. La guérison annoncée ne tarda pas à avoir lieu. »

Mais pourquoi, je vous le demande, d'aussi touchantes attentions n'accompagneraient-elles pas le départ des saints ? Eux, si délicats, si intuitifs, savent combien le mystérieux silence de la mort pèse sur nos cœurs et les broie !

* * *

Vous ayant parlé de Mère de la Nativité comment ne pas rappeler le souvenir de Mère Marie-Anne, fondatrice des Sœurs de Sainte-Anne ? Pour cette religieuse, comme pour Mère de la Nativité, l'exis-

tence demeurera ainsi qu'un lent et silencieux déchirement du cœur. L'obéissance héroïque et l'effacement de Mère Marie-Anne furent si complets et d'une telle durée que l'on en demeure confondu. Songeons qu'après les six années pénibles du début, durant les trente-quatre autres années qui suivirent, cette fondatrice a vécu dans l'ombre, en dehors de tout supériorat général. Le fait est rare. Se peut-il vraiment une telle immolation, un tel sacrifice de tout légitime succès, de tout témoignage extérieur d'estime. Les patientes et fortes vertus que cela suppose ne sont vraiment possibles qu'à une sainte.

Un jour, Monseigneur Bourget avait dû écrire à Mère Marie-Anne: « Vous allez vous déposer de bon cœur, ma bonne mère.. » Ce mot avait suffi. La fondatrice s'était placée au dernier rang, buvant en silence, et jusqu'à la lie, le calice de l'humiliation. O mystérieuses voies de la Providence qui accumule les mérites et les féconde, là où elle le veut, quand elle le veut, comme elle le veut. Par sa vie de fondatrice sacrifiée, saurons-nous jamais tout ce qu'obtint l'âme brisée, vaillante quand même, de Mère Marie-Anne ?

Nous n'avons pas encore de biographie véritable de la fondatrice des Sœurs de Sainte-Anne. Tout au plus pouvons-nous lire un bien touchant opuscule d'une religieuse de l'institut, qui avoue elle-même ceci: « Pour prouver l'héroïcité des vertus de la fondatrice, il faudrait raconter maints traits de sa vie intime... L'espace me manque...

Nous pouvons nous intéresser également aux pages que lui consacre l'abbé Élie Auclair dans son



MÈRE MARIE-ANNE (1809-1890)
Fondatrice des Sœurs de Sainte-Anne (1850).

Histoire de la Communauté et des Oeuvres d'éducation des Sœurs de Sainte-Anne.

Ces deux auteurs nous rapportent de Mère Marie-Anne un mot bien profond: « A une jeune novice qui s'étonnait de la voir, elle, fondatrice, confondue avec les autres religieuses, Mère Marie-Anne dit doucement: « Ma chère petite sœur, ne savez-vous pas qu'un arbre est d'autant plus vigoureux que ses rameaux s'enfoncent plus profondément dans la terre ».

Par ce cri jailli du cœur, et divinement inspiré peut-être, Mère Marie-Anne ne nous dévoile-t-elle pas tout le mystère, la grandeur et la fécondité de sa longue existence d'oubliée ?

Malgré moi, je songe aussi en ce moment à une réflexion de saint François de Sales. Elle s'applique singulièrement à la vertu d'humilité telle que pratiquée par Mère Marie-Anne. « Ma fille, écrivait ce merveilleux directeur d'âme à Madame de Gouffiers, c'est une riche, quoique très dévote et admirablement spirituelle abjection (la fine ironie!) que d'être regardée dans une Congrégation comme la fondatrice... Lucifer se fût contenté de demeurer au ciel à cette condition-là. Mais de vivre d'aumônes, d'exercer la charité d'autrui en nos maladies ou autrement... certes cela est bien fâcheux et bien difficile... »

* * *

Et maintenant, élargissons notre vol et voyons naître à Québec, en cette même année 1850, l'Asile des Sœurs de la Charité du Bon-Pasteur, qui eut

pour fondatrice, Madame Geneviève Fitzbach Roy, Mère Marie-du-Sacré-Cœur.

A peu de choses près, nous voyons l'œuvre de rédemption du Bon-Pasteur à Québec débiter de façon identique à l'œuvre de la Miséricorde, à Montréal. Comme Monseigneur Bourget, Monseigneur Turgeon, évêque auxiliaire de Québec, enveloppe la fondation de son autorité, de sa sagesse, de sa vigilance.

Un jour Monseigneur Turgeon s'entretenait avec le président de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, monsieur George-Manly Muir, l'admirable Ozanam québécois de l'époque. Sans cesse à l'affût de nouvelles œuvres d'assistance ou de relèvement, monsieur Muir s'apitoyait sur le sort de femmes détenues dans les prisons. « Je connais, monsieur Muir, prononça l'évêque, une personne qui a toutes les qualités pour entreprendre votre fondation et qui s'en chargera sans hésiter sur ma demande. C'est une pieuse veuve actuellement pensionnaire à l'Hospice de la Charité, madame F.-X. Roy, qui a deux filles novices dans cette communauté. Elle ne soupire qu'après le bonheur de se consacrer à Dieu dans les œuvres de charité! Il est vrai que celle que vous avez en vue est bien difficile, bien pénible; mais elle n'est pas au-dessus du courage de madame Roy, et elle a toute l'expérience nécessaire pour la mener à bonne fin ».

Le courage... l'expérience! Que monseigneur Turgeon avait raison de reconnaître ces qualités à la future fondatrice. Les quarante-quatre années qu'elle comptait avaient été traversées par de durs, laborieux et tristes événements. Son âme s'en

était trouvée sûrement trempée. Mais si l'austérité de vie de madame Roy avait gardé sa piété contre toute défaillance, elle n'avait empêché ni la compassion, ni une profonde compréhension de la misère humaine d'ouvrir largement son cœur à toutes les détresses.

Comme Mère de la Nativité, à Montréal, Mère Marie-du-Sacré-Cœur, à Québec, avait dû un jour s'incliner héroïquement devant la volonté de son évêque. Un lourd fardeau avait été posé sur ses épaules. Un moment, un court moment, elle en avait frémi et ses yeux s'étaient fermés sur la trop rude vision. Mais comme bientôt la chrétienne avait réagi, comme elle s'était jetée, soumise, aux pieds de l'évêque. Ce mot d'humble générosité qu'ont toutes les grandes âmes catholiques avait agité ses lèvres: « Monseigneur, je suis votre humble servante; faites de moi ce qu'il vous plaira, je regarderai votre volonté comme celle de Dieu même ».

La vaillante et sainte femme! Cette adhésion qu'elle apportait à Monseigneur la livrait sans restriction à l'œuvre de la grâce. Il ne devait plus rien se trouver qu'elle n'acceptât, n'endurât, s'immolât. Son âme se liait irrévocablement au bon plaisir divin.

Comme toujours certains traits aimables, non sans pittoresque, accompagnèrent les gestes héroïques de la fondatrice. Ah! que nous les aimons alors les grands cœurs des saints! Qu'ils nous ravissent!... Ils connurent donc comme nous, puisqu'ils les domptèrent ou les subirent, les résistances de la chair qui s'effraie, s'attendrit ou défaille.



MÈRE MARIE DU SACRÉ-CŒUR (1806-1885)
Fondatrice du Bon-Pasteur de Québec (1850).

Vous allez sourire avec moi, je crois, du tableau que je vais vous présenter. Pour une fois, nous verrons, légèrement fléchir l'invincible courage de Mère Marie-du-Sacré-Cœur.

La fondatrice était à peine installée dans le plus pauvre des logements pauvres qu'une pénitente venait frapper à la porte. « La malheureuse, dit l'historien du Bon Pasteur, l'abbé Henri-Raymond Casgrain, avait un air si farouche et si fourbe, une expression de méchanceté si effrayante, que madame Roy et sa compagne furent saisies de crainte à la pensée de coucher sans protection dans la chambre voisine de cette femme. Elles s'y barricadèrent cependant de leur mieux et se mirent en prière pour implorer la protection du ciel. N'osant ensuite se coucher, elles s'assirent pas terre l'une près de l'autre, s'entretenant de leurs mutuelles appréhensions: « Que ferons-nous, dit l'une, si cette misérable veut nous tuer ?

— Eh bien, reprit l'autre nous mourrons sur l'autel de la charité, et Dieu nous recevra dans le paradis ».

Ce n'est qu'aux approches du matin que, vaincues par la lassitude, elles se laissèrent aller au sommeil.

La pénitente a avoué dans la suite que pendant que ceci se passait, elle s'était traînée jusqu'à la porte de la chambre, avait entendu la conversation et aurait voulu rassurer ses bienfaitrices... Mais elle avait avoué également qu'elle s'était livrée, durant l'espace des huit années précédentes, aux plus grands désordres, que le vol et la violence ne lui étaient pas étrangers, et qu'entre autres crimes,

elle avait participé plus ou moins directement au meurtre de deux hommes ».

En fallait-il plus, juste cieux, pour effrayer un moment, même une sainte d'habitude sans effroi ?

L'activité prodigieuse de Mère Marie du Sacré-Cœur se maintint durant trente-cinq ans. Sa robuste constitution lui permit de se pencher sur bien des labeurs, de s'intéresser à des œuvres diverses. Aux œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle, elle joignit bientôt dans sa communauté les tâches de l'enseignement classique et ménager. Elle eut, d'ailleurs, jusqu'à la fin, ce tempérament infatigable, ardent à la besogne.

« On conserve à la communauté, rapporte l'abbé Casgrain, des ouvrages de couture qu'elle acheva la veille même de sa mort qui fut presque subite. Ces ouvrages sont faits avec la même perfection qu'aux beaux jours de sa vie quand elle n'était surpassée par personne dans le fini de l'exécution ».

Le cardinal Taschereau, alors archevêque de Québec, prononça l'oraison funèbre de la fondatrice du Bon-Pasteur. Il céda souvent à l'émotion des souvenirs personnels : « Je l'ai vue, il y a quelque temps, s'exclamait-il entre autres, sur son lit de douleur ; elle m'a parlé de son bonheur, des grâces nombreuses que le Seigneur lui avait faites, de ses joies en voyant que son œuvre s'était soutenue au milieu de mille épreuves et qu'elle avait enfin reçu du Souverain Pontife la confirmation solennelle de son Institut. Elle disait : « Il ne me reste plus qu'à mourir... »

Dans son volume sur l'*Asile du Bon Pasteur*, l'abbé Henri-Raymond Casgrain a groupé d'inté-

ressantes figures autour de celle de Mère Marie du Sacré-Cœur. C'est vraiment l'atmosphère québécoise entre 1850 et 1880 qui revit avec grâce et puissance sous la plume de l'historien. Nous y reconnaissons, en outre de George-Manly Muir dont j'e vous parlais à l'instant, le père Saché, jésuite, l'un des premiers religieux à accourir chez nous, lors du troisième retour de l'Ordre au Canada, en 1842; l'abbé Ferland, l'historien, qui fut le plus doux et le plus conciliant des directeurs; Jacques Crémazie, ce frère au noble cœur du poète Octave; le vicaire général Cazeau, belle âme sacerdotale, prêtre affable et d'un si touchant empressement pour le bien, d'autres encore...

La fondatrice du Bon-Pasteur avait eu ce privilège de compter parmi les amis et les protecteurs de son œuvre, des âmes de la plus rare distinction.

* * *

De quelle originalité charmante s'entoure la fondation des Sœurs de l'Assomption de la Sainte-Vierge, dont la maison-mère est présentement à Nicolet! Jugez.

Un jour, dans une modeste paroisse du Québec, à Saint-Grégoire, près de Nicolet, un court mais décisif entretien se tenait entre l'excellent curé de l'endroit, l'abbé Harper, fort soucieux des besoins éducatifs de ses ouailles, et son vicaire l'abbé Marquis, prêtre non moins excellent et non moins soucieux de ces mêmes besoins.

D'un ton chagrin, la tête basse, l'abbé Marquis rendait compte à son curé de sa démarche in-



MÈRE SAINT-JOSEPH (1837-1902)
Fondatrice des Sœurs de l'Assomption de la Sainte-Vierge (1853).

fructueuse auprès des religieuses de la Congrégation Notre-Dame. On remettait encore à plus tard l'envoi de quelques religieuses enseignantes à Saint-Grégoire.

Un profond silence suivit la déclaration de l'abbé Marquis.

Soudain ce bon vicaire, qui était d'un tempérament vif et s'accommodait mal des retards, leva la tête, et, tout rayonnant, s'écria: « Monsieur le curé, nous ne pouvons avoir des religieuses, n'est-ce pas?... Eh bien, faisons-en... avec de l'étoffe du pays! »

L'abbé Harper se mit à rire en hochant la tête. L'audace, les idées inventives de son vicaire ne le convainquaient nullement de la réussite de semblables projets.

Et cependant, l'abbé Marquis venait d'avoir eu sus d'un mot pittoresque une prophétique vision. Peu de mois après cet incident naissait, en effet, à Saint-Grégoire, une communauté nouvelle sous le nom de Sœurs de l'Assomption de la Sainte-Vierge.

Mère Saint-Joseph, (Mlle Hedwidge Buisson, de Saint-Grégoire) avec trois autres compagnes, en sont les fondatrices. La biographie de Mère Saint-Joseph due à la plume délicate et discrète d'une des religieuses de l'Institut, nous montre en celle-ci, de la ferveur, une remarquable pondération de caractère, la joie aimable du cœur, la rectitude du vouloir, avec cette aisance du geste à accomplir, coutumière à la piété éclairée.

Mère Saint-Joseph aura possédé toutes les aptitudes nécessaires au bon gouvernement intérieur

et extérieur. Elle arrachera un jour, cette réflexion à un prêtre, témoin d'une sage mesure qu'elle adoptait spontanément : « Votre mère Saint-Joseph, mais c'est une reine. Elle en a toutes les qualités. Elle pourrait gouverner un royaume ».

Elle avait vraiment reçu le don de l'autorité. Mais « c'était beaucoup plus par la persuasion que par toute autre chose qu'elle agissait sur chacun. Elle aimait à détourner les obstacles au lieu de les briser, à essayer doucement de faire prévaloir ses raisons au lieu de les imposer. » Ce tact féminin, ennemi des heurts, fut une qualité que nous avons observée souvent chez nos fondatrices canadiennes.

N'eut-elle pas aussi, cette fondatrice, l'aimable talent, précieux paraît-il dans les communautés, « de voir toujours les choses par leur meilleur côté, quand même elles auraient cent autres côtés désagréables ». Reconnaissez-vous encore saint François de Sales dans ce mot optimiste ?

« Un jour, raconte l'historienne de la fondatrice, Mère Saint-Joseph entend près de la chambre où elle travaillait, deux petites postulantes s'en donner à cœur de joie et parler, parler, parler... à une heure pourtant où le silence est prescrit. Au lieu de s'indigner, Mère Saint-Joseph prend occasion de ce petit incident pour se réjouir et admirer quelle bonne, quelle agréable, quelle rare entente existe entre les religieuses de sa Communauté. Quelques instants plus tard, rencontrant la maîtresse des novices, elle lui raconte en souriant, — il le fallait bien! — ce qui venait de se passer. Elle lui recom-

mande de ne pas trop gronder ces chères enfants, peu habituées encore aux usages de la vie de communauté ».

Les sœurs de l'Assomption eurent durant vingt-sept ans, de 1875 à 1902, la douceur de demeurer sous la gouverne de leur chère fondatrice.

Mais relisons à son sujet un témoignage du chanoine Georges Courchesne, l'un de nos écrivains. Dans la préface, d'une grâce attique, qu'il a écrite pour la biographie de la fondatrice, voici ce qu'il dit :

« La tradition garde de Mère Saint-Joseph le souvenir d'une femme d'un grand sens, d'un remarquable équilibre intellectuel et moral. Quand la vie religieuse s'empare de ces natures saines et vigoureuses, il est rare qu'elle ne les conduise pas à la sainteté, non peut-être par des voies extraordinaires, mais sûrement par les chemins les plus engageants pour les âmes qui ont à les suivre. »

On s'incline, n'est-ce pas, devant un tel jugement ?

* * *

J'évoque maintenant devant vous, la haute figure d'une contemplative, qui n'eut d'égale dans l'Église canadienne qu'une autre héroïque mystique, Jeanne Le Ber, la recluse de 1695. Mais déjà vos lèvres s'entr'ouvrent. Elles forment un nom aimé, celui de Mère Catherine-Aurélie, la fondatrice de l'Institut du Précieux-Sang, à Saint-Hyacinthe. Celles qui, tout récemment ont tenu entre leurs mains le beau livre de l'abbé Élie



MÈRE CATHERINE-AURÉLIE DU PRÉCIEUX SANG (1833-1905)
Fondatrice des Sœurs du Précieux-Sang (1861).

Auclair sur cette religieuse, en gardent sans doute comme moi une impression de recueillement et de constante élévation spirituelle.

Quelle âme de grâce fut celle de Catherine-Aurélie! On se demande parfois en face des merveilles mystiques de cette existence, si tout cela est bien de notre âge réaliste. La mysticité semble peu y fleurir. L'orgueil de l'esprit embrume la foi, et fige d'un sourire ses manifestations extérieures faites de simplicité, ou de candide confiance. Le doute intellectuel de l'apôtre Saint-Thomas, le « si je ne mets la main sur les plaies » se glisse de plus en plus en nous. Sans doute, on accepte autour de la vie de certaines saintes, de Thérèse d'Avila ou de Catherine de Sienne par exemple, la sublime action du miracle intérieur et extérieur. Mais c'est qu'on le recouvre, n'est-ce pas, de si lointaine et émouvante poésie!

Pourtant c'est encore ainsi qu'il nous faut considérer la vie de Mère Catherine-Aurélie, l'étonnante mystique canadienne, qui demeure véritablement de la lignée des grandes moniales catholiques.

Mais qui donc à l'heure où tout semblait obscur, où Aurélie Caouette, cherchait encore sa voie, qui donc eut le bonheur d'éclairer sa vocation d'exception? Monseigneur Bourget. Quelle confiance met en nous la radieuse intervention de l'évêque vieillissant! Je ne résiste pas à la douceur de vous narrer quelque chose du sublime entretien. « Le grand évêque Bourget, dit l'abbé Élie Auclair, soumet une fois de plus Catherine-Aurélie à un minutieux examen. Puis, il la fit entrer dans son oratoire privé, et là, en présence du Saint-Sacre-

ment, après avoir prié avec elle, il prononça ce que nous croyons pouvoir appeler la parole définitive: « Mon enfant, dit-il, si j'étais l'évêque de Saint-Hyacinthe, je vous dirais: Allez-vous en dans une petite chaumière bien solitaire, et fondez une communauté du Précieux-Sang, filles de Marie Immaculée ».

Pouvait-elle hésiter ?

Ce fut une lyrique admirable que cette moniale. On lui doit des pages épistolaires d'une riche et chaude abondance verbale; aussi, une prière d'une étonnante envolée, intitulée: *Sitio! J'ai soif!* « De tels accents, déclarera son historien, où l'ardeur du sentiment ne compromet en rien, semble-t-il, la sûreté de la doctrine, est pour le moins étonnant chez une modeste fille qu'aucune étude de théologie n'a pourtant éclairée... »

Je vous l'ai dit, je vous le redis, elle est de la lignée des Thérèse d'Avila. Elle apparaît tantôt écrivain, tantôt moniale extatique, tantôt aussi... ménagère experte. Qui ne songe encore à la réformatrice du Carmel, faisant avec ardeur la guerre aux araignées, lorsque nous lisons sous la plume d'une des religieuses du Précieux-Sang, les lignes suivantes: « A voir notre Mère manier le balai ou suer à grosses gouttes au-dessus d'une cuve de lessive, on aurait pu dire qu'elle ne savait pas faire autre chose! Ne la faites pas passer sa vie sur le Thabor, concluait la religieuse ».

Elle sera également une organisatrice sans égale vivant elle aussi le merveilleux livre des *Fondations*. Ne l'oublions pas elle présidera elle-même à l'installation de neuf cloîtres du Précieux-Sang, à

travers le Canada et les États-Unis. A sa mort, on en comptera treize... Nous en avons cette preuve touchante: « Notre chère sœur assistante, écrit l'annaliste du Précieux-Sang de Saint-Hyacinthe, au lendemain des funérailles de Catherine-Aurélié, voulut que chaque maison eût sa petite part de la couronne qui avait orné le front de notre unique mère sur sa couche funèbre. Étrange et douce coïncidence! La couronne était formée de treize roses, précisément le nombre de monastères dont notre bien-aimée Mère avait fait ou approuvé la fondation... »

Comme l'abbé Élie Auclair a touché avec délicatesse, — celle du théologien averti, — aux phénomènes surnaturels de l'existence de Mère Catherine-Aurélié. L'on sent bien pourtant sous le voile courtois de la prudence, l'ami profond que possède la fondatrice.

Oublierions-nous, parlant de Mère Catherine-Aurélié, l'émouvante rencontre de la sainte moniale avec la femme écrivain, dont nous ne pouvons parler encore sans que la douleur serre nos cœurs, l'auteur d'*Angéline de Montbrun*, Laure Conan, qui fut elle aussi d'une profonde mysticité.

L'impression que ressentit Laure Conan, au cours de l'entretien qu'elle eut avec Mère Catherine-Aurélié, fut à la fois si forte et si douce, que cette belle page sortit de sa plume: « C'est un grand bonheur d'approcher une sainte. Entre la vertu ordinaire et la sainteté, il y a un abîme. Devant elle, je l'ai senti... Où les anges prennent-ils cette adorable indulgence et cette ineffable compassion pour des faiblesses qu'ils ne sauraient comprendre ?

...Ma propre mère n'eut pas été si tendre. Je le sentais, et, appuyée sur la grille qui nous séparait, je fondis en larmes. Elle aussi pleurait avec une pitié céleste. Mais sa figure restait sereine. — O radieux visages des saints! Qui vous a vus ne vous oubliera jamais!... Devant elle, je n'éprouvais ni gêne, ni embarras. Au contraire son regard si calme et si pur répandait dans mon cœur je ne sais quelle délicieuse sérénité. O belles âmes des saints! O cœurs livrés à la misère aussi bien qu'à l'amour! O douces et fortes mains qui pressez si ardemment la Croix!... Je suis heureuse d'avoir été là. J'en ai emporté une force, une lumière, un parfum... »

Ne sommes-nous pas heureuses, nous aussi, que ces deux grandes âmes, chères à nos cœurs, se soient un jour harmonieusement comprises et unies.

* * *

Il ne me reste à esquisser qu'un humble et aimable profil de religieuse: celui de Mère Marie Léonie, fondatrice des Petites Sœurs de la Sainte-Famille. Avec quel paisible sourire Mère Marie Léonie accueillerait le regard que nous posons en ce moment sur le sien! La vertu de simplicité qu'elle posséda avec plénitude qui mit tant de clarté et de rectitude dans ses moindres gestes, communique à toute sa personne quelque chose de suave, d'ailé qui gagne nos cœurs et les rend, à son égard, de la plus heureuse clairvoyance. A lire sa vie, d'ailleurs, on ne fait que mieux se pénétrer de son riche don spirituel. Les activités qui ont été sien-

nes furent accomplies dans la paix la plus merveilleuse, celle des cœurs humbles et sans détour. On aime sa foi limpide, confiante à faire naître des prodiges. On apprécie son esprit lucide, peu faiseur d'embarras, ennemi des vaines subtilités. L'admirable continuité de vues, d'aspirations, d'idéal religieux de Mère Marie-Léonie en fait vraiment une élue, une « appelée ». Sa vocation spéciale, nettement déterminée, est poursuivie sans que jamais l'effleure le plus léger doute.

Elle entre à quatorze ans chez les Sœurs de Sainte-Croix, à Saint-Laurent, près de Montréal. Son âme attentive s'imprègne sans tarder des vertus de foi et d'humilité qui caractérisent l'Institut. Elle grave dans sa mémoire et dans son cœur, afin d'y conformer sa conduite, le but premier de la fondation: le service manuel des collèves de Sainte-Croix. Elle acquiert bientôt un tel respect, une telle vénération pour le sacerdoce et ses œuvres que dorénavant rien ne pourra la distraire de sa vocation de Marthe sublime, empressée à faciliter la tâche des représentants du Maître. Cela nous rappellerait sainte Thérèse, qui eut sans cesse, elle aussi, cette surnaturelle et claire vision de la grandeur du prêtre.

Aussi, lorsque plus tard « l'enseignement fut ajouté aux œuvres déjà existantes de la Communauté de Sainte-Croix, et en absorba le premier but », Mère Marie-Léonie ne se sentira pas entraînée dans cette voie. Elle continuera, en autant que la chose sera possible, son service très humble dans quelque collège de l'Institut.

Ce sera après de longues années d'attente,



MÈRE MARIE-LÉONIE (1840-1912)
Fondatrice des Petites Sœurs de la Sainte-Famille (1880).

d'essais, et grâce à l'aide du père Camille Lefebvre, de la Congrégation de Sainte-Croix, que Mère Marie-Léonie verra un jour, par ses soins, se détacher de l'arbre primitif un rameau fervent. Il lui sera donné de faire revivre dans sa radieuse sublimité la pensée initiale de la fondatrice de l'Institut qu'elle quittait bien à regret : le service matériel des collèges, des séminaires et des évêchés.

La Providence ne lui ménagera aussi que plus tard la consolation suprême. Son œuvre sera approuvée par l'autorité épiscopale seize ans après la fondation.

Un jour, Monseigneur Charles La Rocque, évêque de Sherbrooke, ramènera de Memramcook (Nouveau-Brunswick), où elles languissaient bien un peu, Mère Marie-Léonie et ses compagnes. La clairvoyante bonté de l'évêque devait bientôt exalter les services de ces humbles. L'érection canonique du nouvel Institut des Petites Sœurs de la Sainte-Famille suivit de près leur installation dans la ville de Sherbrooke.

Quel ascendant Mère Marie-Léonie garda jusqu'à la fin sur ses filles aimantes ! La paix gracieuse qu'elle faisait naître autour d'elle rendait son commerce si agréable, si reposant !

Tout devenait souriant dès qu'elle apparaissait. Ses entretiens attendrissaient. Elle revenait volontiers sur les incidents qui avaient entouré le début de sa vie religieuse. Ce trait, entre autres, avait le don de guérir de toute mélancolie, les petites religieuses qui, imprudemment, levaient sur elle des yeux rougis.

« Un beau jour d'avril, racontait-elle alors avec sa délicieuse simplicité, à Memramcook, alors que tout au dehors brillait et fleurissait, l'ennui s'empara de mon cœur. Pour y faire diversion, j'accourus auprès de notre fondateur, le père Lefebvre. Je lui exprimai le désir qui me brûlait.

« Père, dis-je suppliante, permettez-moi de me rendre à Montréal pour acheter des graines de bouquet ? »... Vous le savez, mes Sœurs, j'ai toujours beaucoup aimé les fleurs du bon Dieu!... Un franc éclat de rire répondit à ma demande. « Ma bonne Sœur, dit le père, votre jardin va vous coûter bien cher. Un voyage de cinq cents milles pour des graines de bouquets!... » Je baissai la tête, comprenant aussitôt l'ingénuité de ma demande. Le père Lefebvre me regardait cependant. Il souriait un peu songeur. Il devinait bien, allez, que seul l'ennui avait pu inspirer cette pensée. Soudain, tout joyeux, il reprit : « Préparez-vous, ma mère, je vous permets malgré tout d'aller à Montréal ». A mon tour, je protestai. Ma confusion était visible. Qu'avais-je demandé là?... « Mon père, dis-je résolument, je n'avais pas réfléchi, je vois maintenant que ce que je désirais est ridicule et contraire à la pauvreté ». — Vous irez à Montréal tout de même, insista le père. Vous y ferez mes messages, voyez-vous. Ils sont urgents. Je suis fort aise de trouver quelqu'un pour s'en charger ». Et le voyage eut lieu, mes sœurs, à la satisfaction générale, je vous assure, concluait la bonne Mère, toute rajeunie par son récit ».

N'avons-nous pas là, dites, quelque page moderne, digne des « Fioretti » du souriant François d'Assise ?

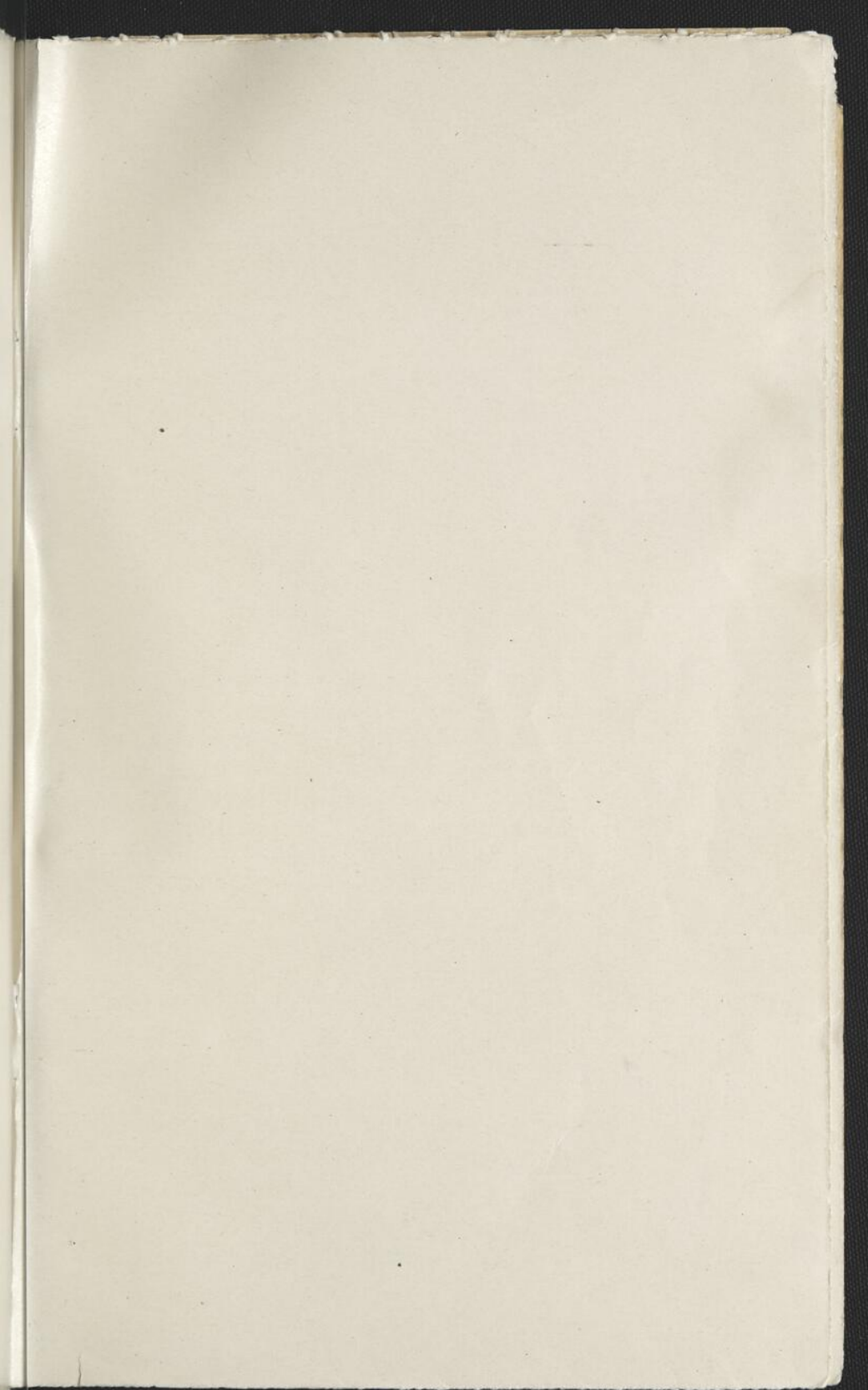
La vie de Mère Marie-Léonie qui fut longue et laborieuse eut un soir paisible. Elle s'endormit, « étant allée, dit son biographe, recevoir la couronne qu'elle s'était préparée durant ses soixante années de vie de dévouement et de sacrifices ».

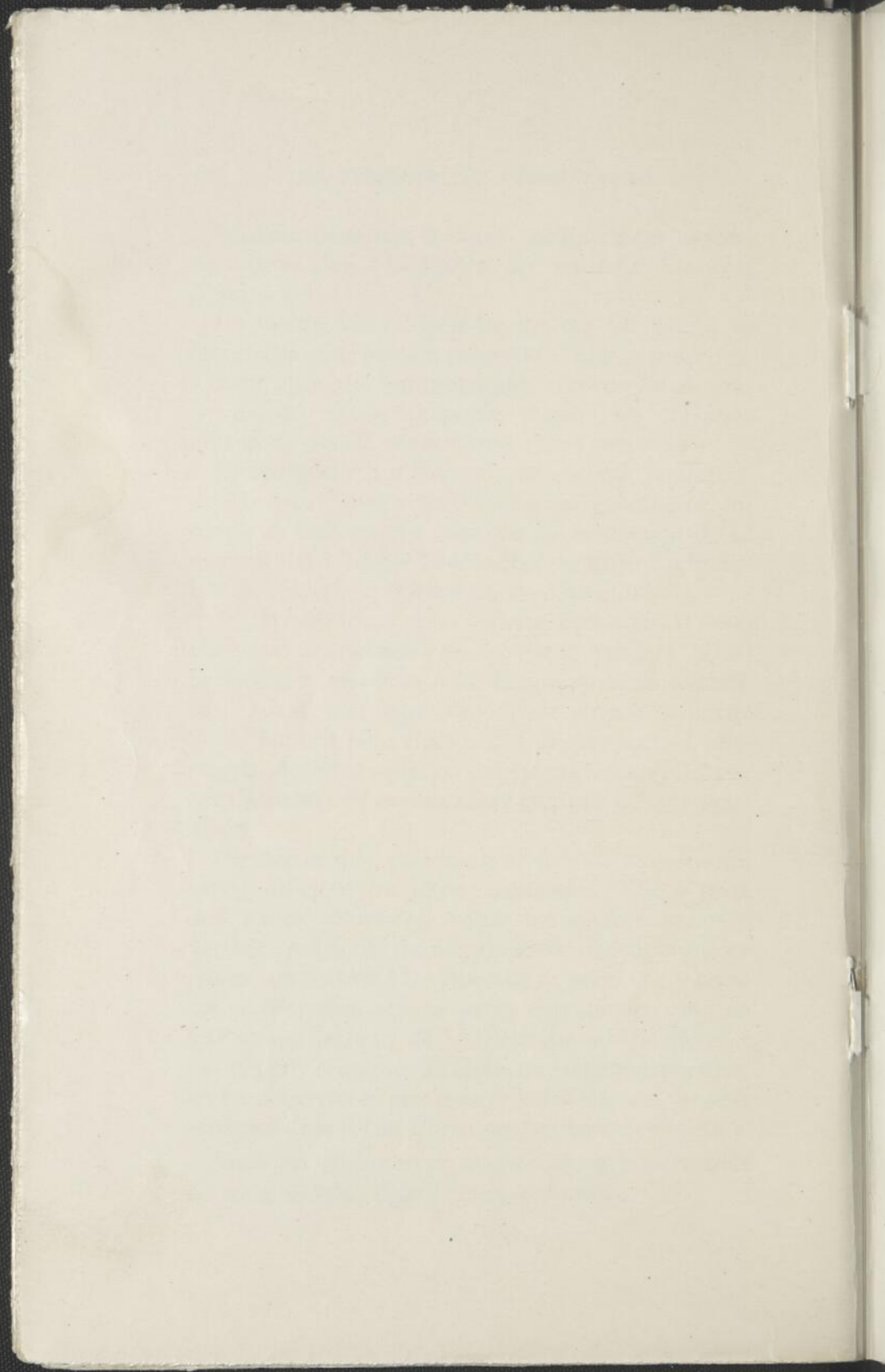
Monseigneur La Rocque, le second fondateur de l'Institut, disent les Religieuses avec fierté, lui rendit ce témoignage d'estime au lendemain de sa mort: « Mère Marie-Léonie était vraiment admirable de respect, d'obéissance et d'humilité ».

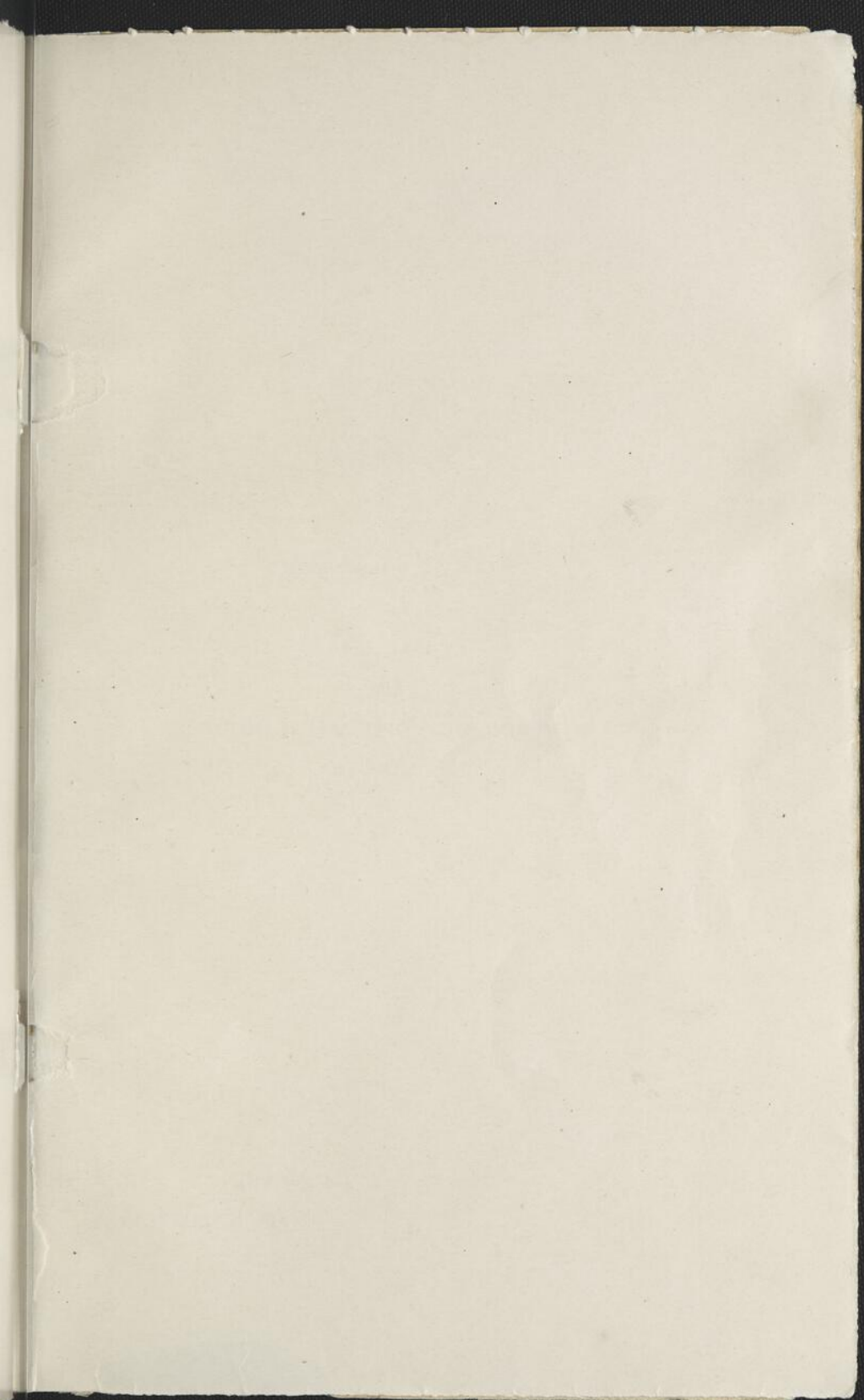
Je termine d'un mot. Cette évocation d'âmes exquises de fondatrices, ne peut rendre, hélas! l'impression ressentie à la lecture de leurs existences. C'est mon regret de n'avoir pu que balbutier là où il aurait fallu chanter. L'œuvre sociale, charitable, intellectuelle ou mystique accomplie par ces Canadiennes rayonnantes méritait d'être mieux louée.

Permettez-moi, du moins, en face de mon insuffisance, de citer une plume autorisée. Elle a tracé des lignes vibrantes, cette inoubliable création verbale: « Auprès de nos curés et de nos missionnaires, dit l'abbé Élie Auclair, ce sont nos modestes et dévouées petites sœurs canadiennes, qui on jeté et qui jettent, de l'Atlantique au Pacifique, et des régions arctiques au Golfe du Mexique, partout, en bonne terre et aux quatre vents du ciel, la fière semence de la foi au Christ par le verbe de France ».

Vous ne saurez m'en vouloir, de m'effacer tout de suite devant d'aussi hautes parois.







ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE
15 MAI 1925
PAR
L'IMPRIMERIE POPULAIRE LIMITÉE
MONTRÉAL

Le gérant,
NAP. LAFORTUNE





**LA PLUS IMPORTANTE LIBRAIRIE ET PAPETERIE
FRANÇAISE AU CANADA**

(Fondée en 1885)

ARTICLES RELIGIEUX, artistiques et pratiques. **ENCADREMENT.**

LIVRES RELIGIEUX. Musique et chant grégorien. **RELIURE.**

ARTICLES DE CLASSES. Dessin. Globes. Cartes murales. **MUSEES.**

LIVRES DE CLASSE: français, anglais, latins, grecs. **SAYNETTES ET DRAMES.**

ARTICLES DE FANTAISIE. Miroquinerie. Décorations. Statuettes. Cartes postales. **Albums. Jeux. Jouets.**

LIVRES CANADIENS ET FRANÇAIS: Littérature. Histoire. Romans. Economie sociale. Théâtre. Sciences. Arts. Métiers. Manuels. Guides.

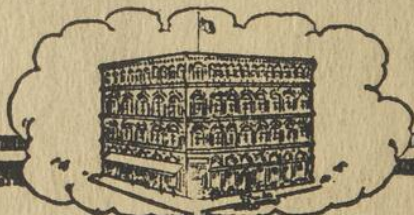
ARTICLES DE BUREAU. Meubles. Livres perpétuels. **IMPRESSIONS.**

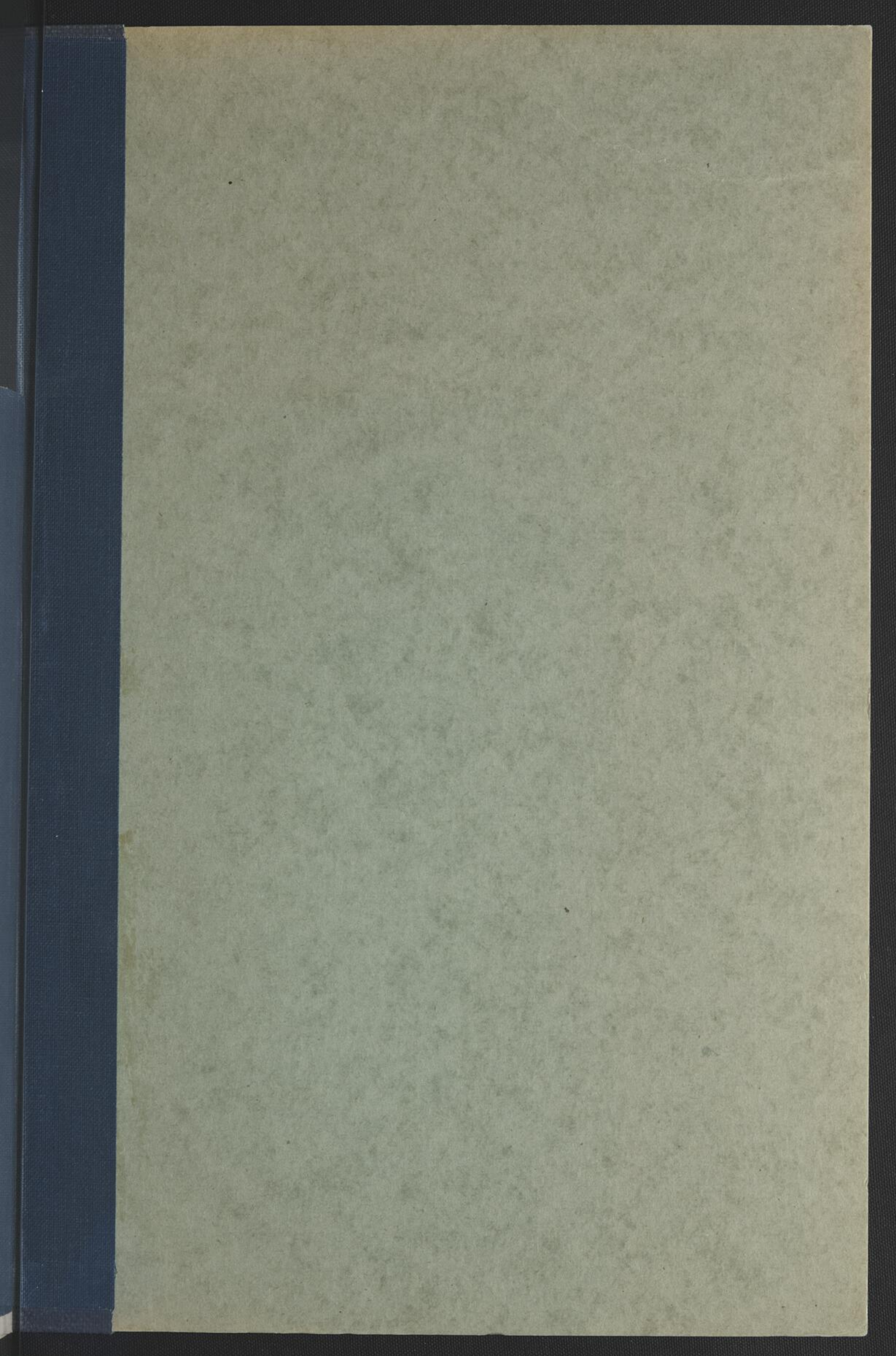
TAPISSERIES. Papiers peints, reliefs et vitraux. Rideaux à ressorts. Moulures.



Librairie **GRANGER FRERES**, Limitée

Place d'Armes et rue Notre-Dame O., Montréal





BNQ



000 377 834